

< 14 juin 2008 >

Le quatuor de «Sex and the city»

Avertissement: quatre images illustrent les deux textes ci-dessous. Quelles sont celles tirées de la série?

La série (rappels)

Carrie (Sarah Jessica Parker), finalement tombée amoureuse de Mister Big, journaliste entre autres à «Vogue» et romancière, dont les textes forment le fil rouge de la série, Samantha (Kin Cattel), nymphomane blonde, attachée de presse efficace, Miranda (Cynthia Nixon), rouquine incendiaire, avocate, et Charlotte (Krista Davis), noirette finalement mariée, directrice d'une galerie d'art auront promené leur disponible célibat dans les lieux les plus snobs, les plus élégants, les plus gourmands de New York. Elles se sont comportées comme des «hommes à femmes», alternant les rencontres d'une nuit avec des liaisons devenues parfois sérieuses, libres de s'octroyer les plaisirs du corps, ce qui n'est pas forcément incompatible avec des sentiments amoureux. Elles auraient tout aussi bien pu faire carrière ensemble comme modèles pour de grands couturiers ou le prêt-à-porter.



La série fut défilé de mode permanent. Entre les chaussures accumulées ou les sacs à main amassés, elles se complaisent à de multiples achats. Aucun problème d'argent pour elles, même si les chaussures que l'on ne met qu'une fois représentent un gros investissement. Ce quatuor, en tête-à-tête, n'a aucune retenue verbale. Toutes les fantaisies sexuelles portent leurs noms. Les chattes s'appellent chattes, les bites bites, sans que cela soit une provocation. Ce langage vert est naturel, franc, clair et net, sans hypocrisie. C'est une qualité essentielle de la série.



Aux Etats-Unis, son pays d'origine, «Sex and the city», apparue en 1998, terminée en mai 2004, compte 94 épisodes d'environ 22 minutes, ce qui représente une saga de copines de près de trente-cinq heures, l'équivalent d'une vingtaine de longs-métrages cinématographiques (comme James Bond!). Ce fut un des grands succès de HBO (Home Boxe Office). Cette chaîne à péage compte aujourd'hui presque quarante millions d'abonnés. Un abonnement mensuel coûte environ quatre dollars (estimation à partir de «Google»). Chaque mois HBO dispose d'au moins cent cinquante millions de dollars. En deux mois, le budget de HBO est équivalent à une année entière pour la TSR. Il y a même la possibilité de s'abonner pour des émissions particulières. Bien sûr, on doit connaître l'audimat. Mais il n'a guère d'importance: on s'abonne à une chaîne. Pas étonnant dès lors que des privés à péage comme HBO ne se soumettent pas trop de l'audimat au quotidien en osant être très «pointus», souvent provocateurs (ici par le langage). Personne pour se demander s'il faut projeter «Sex and the city» (ou «Les sopranos», «Deadwood») au milieu de la nuit avec un logo rouge! Le public de HBO n'est pas celui de la TSR. Un américain sur sept ou huit est abonné à HBO, deux romands sur trois peuvent recevoir la TSR!

Le succès du film

Les producteurs, HBO et Saran Jessica Parker, le réalisateur Michael Patrick King qui signa quelques épisodes de la série, ont eu au moins une excellente idée: le quatuor de la fin de série continuait de ressembler à celui des débuts pour l'essentiel, multiples expériences pourtant acquises, enrichi de garde-robe et d'appartements. L'une est une mère de famille, l'autre enceinte. Carrie va s'y reprendre à deux fois pour se marier bien sagement dans une robe toute simple. Seule Samantha n'a guère changé: elle drague toujours, devenue voyeuse en plus!



Les cent quarante-cinq minutes du film sont équivalentes à six/sept épisodes, à peu près une demi-saison. Ne manquent que de gros points d'interrogation toutes les vingt minutes, comme dans la série, pour provoquer l'impatience de voir la suite. Le film comme la série continuent de présenter un défilé de mode permanent. Selon certains statisticiens, le nombre de tenues portées par Carrie se situerait aux alentours de quatre-vingt, une toutes les deux minutes! Oubli important: on ne voit qu'une paire de souliers s'installer sur un présentoir d'appartement. Un changement de la série au film: le langage a perdu en bonne partie sa franche verdeur essentielle pour la série! Une seule fois, voici le mot bite » qui fait sursauter comme une incongruité! Mais déjà la version française de la série pour des chaînes généralistes tous publics passait pour être plus policée que l'américaine destinée à des abonnés volontaires.



Comment dès lors s'expliquer sur le succès du film, en passe de battre «Indiana Jones no 4»? Ces «célibattantes» en fin de carrière qui rentrent dans le bon ordre de la bourgeoisie aisée et élégante sont suffisamment fortes pour continuer de charmer, faire rêver et sourire, sans la verdeur du langage. Même en accompagnant Carrie et en la poussant vers le mariage alors qu'elle refuse l'obstacle, elles sont encore Miranda, Charlotte et Samantha. Le film, c'est la série plus un langage devenu presque chastement hypocrite.

Freddy Landry